

nous payons de 3 milliard s 200. à 3 mil-
iards 300 millions.

C'est, par an, un accroissement de
1,500 à 1,600 millions dans les revenus
de l'Etat. Mais ces 1,500 millions — je
prends le chiffre minimum — se divi-
sent en deux parties distinctes. Il y a
des aggravations de taxes votées dans
les années 1872, 1873 et 1874 : cela fait
6 à 700 millions ; mais il y a les plus-
values qui, grandissant peu à peu, attein-
gent aujourd'hui la somme colossale de
300 millions.

J'admets que l'Etat soit obligé d'aug-
menter graduellement ses dépenses,
bien que ce soit une opinion plutôt com-
mode que scientifique.

Dans tous les cas, ces huit cents mil-
lions formés par couches successives,
auraient dû suffire, si nous n'avions pas
érigé en principe la prodigalité.

Ce n'est donc pas un paradoxe de dire
que l'on peut administrer nos finances
sans emprunt ni impôt nouveau. Ce se-
rait, au contraire, la mise en pratique
d'une règle de parfaite sagesse que l'on
peut d'ailleurs formuler autrement : nous
devrions borner aux plus-values de l'im-
pôt nos accroissements de dépenses.

LOUIS PRUDENT

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Proserpine*, drame lyrique
en quatre actes de M. Louis Gallet, d'a-
près M. Auguste Vacquerie, musique de
M. Camille Saint-Saëns.

Ce n'est point de l'antique Proserpine
qu'il s'agit — de cette mélancolique
déesse enlevée par Pluton tandis qu'elle
cueillait des fleurs, et associée par le dieu
sombre à la royauté des enfers. La Pro-
serpine de M. Vacquerie est une courti-
sane italienne à la façon du seizième
siècle, imaginée selon les meilleures don-
nées du romantisme. On connaît l'au-
teur de *Tragaldabas*, poète d'une origi-
nalité laborieuse, grand chercheur de vi-
cissitudes sardoniques et sataniques, vir-
tueuse en menus antithèses, ennemi juré
du « bourgeois ».

Son moindre défaut, c'est la simplicité,
encore qu'il revendique souvent les droits
du naturel et qu'il enchâsse volontiers
en ses vers, d'un travail lyrique, quelque
locution d'une trivialité bien voulue et
bien apparente. Ceux qui ont lu les scè-
nes de *Proserpine* dans le volume de M.
Vacquerie, *Mes premières Années de
Paris*, ont été surpris, par exemple, de
ne pas entendre, à l'Opéra-Comique, le
fameux : « Vous m'embêtez, madame ! »
du bandit Squarocca. Qu'ils se rassurent :
le trait, supprimé à la représentation,
demeure dans la partition gravée et dans
le livret imprimé. Mais le genre d'affec-
tation particulier à l'auteur ne se mar-
que pas seulement en une bravade.

Proserpine est une série de va-
riations brillantes sur le vieux thème de
la courtisane amoureuse. Je ne connais
rien de plus humain et de plus musical
en soi que la légende de la dépravée, que
l'amour épure, de la réprouvée que l'a-
mour relève et qui succombe sous le
poids de son passé. M. Vacquerie, par
malheur, se préoccupe de faire saillir ses
idées préconçues, non d'exprimer la vie
humaine. Les personnages qu'il met en
scène sont des truchements incarnés ; il
n'est impossible de voir en eux des fi-
gures vivantes, agissant en vertu de mo-
biles propres et conformément à des ca-
ractères individuels. Au bref, l'action se
meut en plein artifice, plaquée de ly-
risme plutôt qu'essentiellement lyrique,
tirillée entre l'influence de Victor Hugo
et celle d'Alfred de Musset. Je suis loin
de prétendre que l'œuvre n'atteste point,
en toutes ses pages, un écrivain très ha-
bile et un artiste extrêmement ingénieux,
mais je ne vois point d'affinité rigou-
reuse entre un tel poème et la musique.
Aussi n'éprouvé-je aucun étonnement à
trouver froid et sec ce drame lyrique, où
il n'y a vraiment de lyrisme que dans les
développements littéraires.

Un jeune débauché de Parme, de Pise
ou de Ferrare, s'est fort épris d'Angiola,
la sœur délicate de son ami Renzo.
C'est Sabatino qu'il se nomme, et il ne
rêve plus que d'être un mari exemplaire.
Renzo, pourtant, garde un doute sur
lui. Il a trop aimé Proserpine pour ne
pas être, un jour ou l'autre, poursuivi de
son souvenir. Proserpine l'a repoussé :
eh bien ! qu'il triomphe de la cruelle, ou
qu'elle le chasse à tout jamais loin de
ses regards. Sabatino promet de ne rien
épargner pour conquérir la charmeuse,

quoique, dès ce moment, il soit irrévoca-
blement fixé à des amours meilleures.
Mais Renzo tient à l'épreuve et le sort en
est jeté.

C'est fête, ce soir, chez la courtisane.
Par-delà les arbres en fleurs de ses jar-
dins, le soleil couchant empourpre le
ciel et l'intérieur du palais s'illumine
pour la comédie et le concert. Les belles
jeunes femmes aux yeux insolents, vé-
tues de robes de brocart, sourient aux
jeunes seigneurs en gravissant lentement
les escaliers de marbre. Tout un mois,
Proserpine n'a voulu voir personne :
quel mystère était-ce là ? Aujourd'hui,
elle émerveille toute une ville de sa
splendeur, mais elle ne daigne pas lever
les yeux sur quelqu'un : quel secret
est-ce encore ? On l'interroge ; elle passe,
le pli du dédain aux lèvres. Retirée à
l'écart, des larmes gonflent sa paupière...
Hé là ! qu'est-ce à dire ? Proserpine va-
t-elle pleurer quand on s'égaie autour
d'elle ?

Dans la salle de bal, on danse belle-
ment la pavane. Sabatino a reconnu l'i-
dole sous les arbres obscurs, et il l'ac-
court. Il lui parle d'amour : elle fris-
sonne et feint de hausser les épaules. Il
s'échauffe ; elle s'irrite, elle s'exaspère,
et, pour un peu, l'aveu de sa passion lui
échapperait. Alors Sabatino la raille...
Ah ! qu'il parte ! Proserpine ne veut plus
le voir. Mais quoi ! le fiancé d'Angiola
ne souhaitait rien autre chose.

Sabatino est déjà loin, très loin de l'en-
chanteresse. Soudain, elle apprend qu'il
va se marier. A ce mot, tout lui devient
clair ; mais il faut qu'elle se venge. Ici,
un voleur passe qu'on vient d'arrêter
faisant sauter une serrure. — Comment
s'appelle-t-il ? — Squarocca. — A quoi
est-il bon ? — A toute besogne équivo-
que. C'est d'un pareil homme que la
courtisane a besoin. Advienne que pour-
ra ! Squarocca sera sa créature. Elle
mène ses haillons à l'orgie, et tout est
pour le mieux dans le meilleur des ro-
mantismes.

Au second acte, nous sommes au cou-
vent, où Angiola attend l'heure des
épousailles. Sous les grands platanes, en-
tre les allées que bordent des haies de
grenadiers aux fleurs de feu, ses amies
l'entourent, car son bonheur est proche.
Voici, en effet, Renzo qui conduit Saba-
tino vers elle. Mais, pendant que les
amoureux s'épanchent, la vie du couvent
n'est pas interrompue. On vaque à la
prière, on se récréé, on prend le repas
de midi, on distribue des aumônes aux
pauvres. Et justement, parmi les mal-
heureux qui demandent du pain, Squa-
rocca se présente, sous l'humble habit
des pèlerins de Saint-Jacques. Le truc-
ulent bandit épie tout simplement la jeune
fille et son fiancé, pour le compte de
Proserpine. Les ayant vus, il s'enquiert,
comme négligemment, de leurs desseins ;
et puis il s'éloigne à grands pas, tout
joyeux.

Où sommes-nous à présent ? Dans une
hutte de contrebandiers, ouverte à tous
les vents, au penchant d'une montagne.
Cette bohémienne fiévreuse qui se chauffe
devant lâtre, c'est la courtisane jalouse.
Squarocca, une chanson d'ivrogne aux
lèvres, guette les voyageurs qu'égarent
des hommes à lui et se divertit, entre
temps, à surexciter la jalousie de Prose-
rpine. Voici que la voiture verse. Angiola
se réfugie dans la chaumière, où sa ri-
vale la tient. Etrange diseuse de bonne-
aventure, l'ensorceleuse ne se possède
pas en présence de la jeune fille : elle lui
prédit un sort tragique, l'épouvante
de paroles amères et la livre à Squarocca
qui la bâillonne. Malheureuse, très mal-
heureuse Angiola, si l'amour ne veillait
sur elle ! Mais Renzo et ses valets ont
raison de tout. Au large, les bandits !
Vive la douceur d'aimer, et en route !...

Hélas ! les fiancés n'en ont pas fini
avec le génie du mal qui les persécute.
Angiola et Sabatino vont enfin s'unir :
ils s'entretiennent de leurs espérances.
Une forme humaine surgit entre eux, un
poignard à la main, et Angiola tombe...
Sabatino s'élance et frappe à son tour, —
et c'est Proserpine qui expire, maudite
par celui qu'elle aimait. Et, lorsque
Renzo se précipite, la courtisane, prise
d'un subit remords, de s'écrier : *C'est moi
qui l'ai tué et qui me suis tuée !*...

Je ne veux ni analyser plus longue-
ment ni juger autrement cette pièce pa-
radoxale, qu'il eût mieux valu, selon
moi, laisser dans le recueil de M. Vac-
querie. C'est là qu'elle fait exactement
la figure qui convient à l'auteur : à la
scène, elle est singulière, décousue et
plus agitée que vivante. Un seul tableau
y appartient en propre à M. Gallet : c'est

le tableau de l'intérieur du couvent. Il
n'est pas, assurément, d'une invention
fâcheuse au point de vue musical. Mais
l'œuvre, en son ensemble, ne me paraît
avoir ni la simplicité, ni la franchise des
sentiments qui conviennent à la musi-
que. Voyons, au surplus, comment s'en
est accommodé M. Saint-Saëns :

Il est évident que sa partition déborde
de mérites. M. Saint-Saëns peut compter
parmi nos compositeurs les plus émi-
nents. On ne saurait aller plus loin que
lui dans la technique de son art, et telle
est son ingéniosité qu'il est arrivé à ren-
dre son impersonnalité originale. Car
ses idées sont de nature impersonnelle.
Ce qui les fait accepter, c'est le dévelop-
pement et la mise en œuvre polyphoni-
que. Au théâtre, néanmoins, les qualités
de goût, de mesure et de science, même
portées au plus haut degré, ne peuvent
suffire. L'émotion vraie est nécessaire.
Or, je n'aurai garde d'affirmer qu'il y ait,
dans *Proserpine*, grand sujet de s'é-
mouvoir.

Point d'ouverture ; à peine un prélude
et la toile se lève sur une scène d'intro-
duction dialoguée dans une forme très
connue. A l'entrée de Proserpine se place
une sorte de madrigal *andante alla si-
cilianiana*, confié tour à tour à un ténor et
à un baryton, entrecoupé d'ensembles et
accompagné assez gracieusement par un
chant de flûte et des accords arpégés de
harpe.

La scène entre Renzo et Sabatino se dé-
veloppe en récits soulignés par l'orchestre,
bien plutôt que commentés. De temps en
temps s'ébauche une phrase mélodique ;
mais j'ai le regret de trouver que M.
Saint-Saëns est également loin de la mé-
lodie continue et de la mélodie an-
cienne.

Après une ritournelle à l'italienne, il
commence une romance italienne sur ces
paroles : « Laisse que j'épouse cet an-
ge ! » Ensuite, il se souvient de M.
Gounod. On reconnaît de l'élégance à la
pavane jouée dans les coulisses : seule-
ment, qui se permettrait de louer M.
Saint-Saëns d'une pavane agréable ?

Les notes suraiguës du violon et le
solo du violoncelle enveloppent poétique-
ment la rêverie de Proserpine : « Amour
vrai, source pure où j'aurais voulu boire »,
et nous amène à l'entretien, un peu bien
sec de musique, entre l'héroïne et Saba-
tino.

Je glisse sur l'épisode de Squarocca,
bien qu'il s'y rencontre des mouvements
de scherzo assez piquants à l'orchestre.
Le finale de l'acte est un chœur d'orgie,
mêlé de soli à vocalises de la première
chanteuse. Cela m'a rappelé le *faciamo
un brindisi*, dont on parlait hier. M.
Saint-Saëns fait son brindisi le plus sé-
rieusement du monde et sans qu'il s'im-
pose aucunement. En somme, ce n'est
pas ici un franc gramme lyrique : c'est un
opéra, où la déclamation tient une grande
place. M. Saint-Saëns instrumente de
main de maître. Malheureusement, son
orchestre roule plus de menus dessins,
d'harmonies fines et de sonorités bien
ordonnées que d'idées neuves. D'autre
part, aucune expansion. L'artiste hésite-
t-il à se livrer, ou l'imagination lui man-
que-t-elle ? — Poursuivons.

J'aime le prélude du second acte, écrit
sur un rythme ternaire, et où le cor et
les bois s'allient très heureusement. Le
public applaudit une cantilène de Sabatino,
que la violoncelle solo et le hautbois en-
guirlandent. Un peu après Sabatino,
Angiola et Renzo nous donnent un trio
de peu d'ampleur et, tout de suite, le
finale s'engage — un finale où le chœur
des mendiants se mêle au chœur des
novices et des jeunes filles et aux voix
des personnages. Ce long morceau, très
mélodieux, a produit d'autant plus d'ef-
fet qu'il se déroule sur un rythme de
danse obstinément prolongé. L'oreille du
spectateur n'a rien qui la déconcerte...

Je déclarerai tant qu'on voudra que M.
Saint-Saëns est un maître, que sa déclama-
tion a généralement de la justesse,
que son orchestre est précieux, varié, in-
téressant. Mais, encore une fois, où met-
til son imagination durant l'orage du troi-
sième acte ? Le musicien se montre en
possession de toutes les ressources de son
art, et c'est une triste vérité qu'il n'en
fait pas grand chose. Veut-on me faire
admirer la chanson à boire ? — Non, sans
doute. Est-ce la scène de Proserpine en
bohémienne dont il faut s'émerveiller ?
Elle n'est que curieuse. Et ne nous
parlez pas, au surplus, de ces personna-
ges tous présentés de biais et en des si-
tuations fausses. Proserpine n'est pas
une bohémienne ; Squarocca n'est qu'un
bandit pour rire. Les incidents que l'on

nous rapporte ne souffrent pas l'examen.
La musique, art sincère, entre tous, se
perd en ces artifices, qu'elle n'a nul pou-
voir pour exprimer.

Au quatrième acte, le trio final a prin-
cipalement retenu l'attention en rappel-
lant le quatuor d'*Henry VIII*. Cependant,
on ne saurait cacher que le public, après
avoir assez vivement goûté le premier
acte et très vivement le second, a paru
las aux deux derniers. On avait espéré
que *Proserpine* serait une pièce de com-
bat : ce n'est qu'un dernier compromis
entre ce qu'on nomme le *vieux jeu* et le
nouveau jeu. *Proserpine* est un opéra
dissimulé. La question du drame lyrique
français n'a pas marché d'un pas. Et je
crois, que nul artiste n'est mieux fait que
M. Saint-Saëns pour la tirer en avant...

L'heure qu'il est m'interdit toute dis-
cussion en règle. Je pourrais indiquer,
dans la partition, nombre d'heureux dé-
tails ; mais à quoi bon ? Nous demandons
à l'auteur de la symphonie en *ut* mineur
autre chose que des détails, fussent-ils
plus heureux encore. Au demeurant, sa
partition est sèche et grise, sans expan-
sion, malgré une grande dépense de cou-
leurs orchestrales. Mais les plus belles
nuances de l'orchestre ne peuvent rien
sur les thèmes incolores !...

En terminant, je n'ai que des éloges à
décerner aux interprètes. Mme Salla a
semblé belle et dramatique dans le rôle
de Proserpine, et Mlle Simonnet, tou-
chante et gracieuse dans celui d'Angiola.
Au personnage de Squarocca, M. Taskin
a su conserver toute sa truculence, et
MM. Lubert et Cobalet font merveille
sous les pourpoints de Sabatino et de
Renzo. L'orchestre et les chœurs ont été
à la hauteur de leur tâche, sous la direc-
tion de M. Danbé. Ce n'est pas ma
faute, après tout, si je n'ai pas à enre-
gistrer une plus complète victoire.

FOURCAUD.

EAU D'HOUBIGANT, la plus appréciée pour la TOILETTE
HOUBIGANT, 19 Faub. Saint-Honoré

On n'a encore rien trouvé de meilleur, pour
enlever les taches, que la BENZINE
COLLAS, à la Bande Verte, qui ne
laisse aucune odeur après son emploi.

La Soirée Parisienne

PROSERPINE

Les nombreux admirateurs de M. Ca-
mille Saint-Saëns auraient tort de suppo-
ser que ce célèbre compositeur a voulu
donner un pendant à *Orphée aux Enfers*.
La Proserpine dont il s'agit n'est pas du
tout l'épouse de Pluton ; c'est une simple
courtisane de la Renaissance, ce qu'à Pa-
ris on nomme une horizontale, ce qu'à
Florence on appelait une universelle.

Cette personne, de mœurs peu recom-
mandables, n'était pas née tout d'abord
pour être mise en musique. Son père, Au-
guste Vacquerie, l'avait ciselée en forme
de drame et logée dans son beau volume :
Mes premières Années de Paris. C'est là
que M. Louis Gallet fit sa connaissance et
en devint subitement amoureux. Incapa-
ble de résister à ses passions, l'aimable
librettiste enleva Proserpine, la fit habil-
ler par Saint-Saëns, le grand couturier
musical, et lui loua un appartement fort
bien meublé à l'hôtel Carvalho, place
Boieldieu. On pendait la crémaillère hier
soir. M. Vacquerie laissa faire ; c'est un
poète.

Le nouveau drame lyrique de M. Saint-
Saëns est en quatre actes, ou, pour mieux
dire, en trois actes et quatre tableaux. Le
milieu florentin dans lequel l'action se
déroule à bien heureusement inspiré M.
Carvalho, qui a réalisé des merveilles de
mise en scène. Il n'y a pourtant ni ballet,
ni grand défilé, ni cortège d'animaux ;
mais la grande part du directeur consiste
dans la beauté des décors, la richesse des
costumes, l'harmonie des couleurs et l'in-
génieux groupement des personnages.

Le premier acte, par exemple, offre aux
yeux une série de véritables tableaux,
tous plus exquis les uns que les autres :
nous sommes dans les jardins de Prose-
rpine. Au fond s'élève le palais dont l'en-
trée est défendue par d'énormes lions de
marbre blanc. Des arbres touffus proté-
gent les jeunes gommeux du temps contre
les ardeurs d'un soleil brûlant, et l'on de-
vine de tous côtés les charmilles épaisses,
propices aux doux aveux.

Dans ce cadre délicieux, MM. Herbert,
Collin et Caisso, débitent de tendres ma-
drigaux à Mme Salla, fort belle avec sa
lourde chevelure blonde et dans sa robe
décolletée de femme qui n'a pas de se-
crets pour ses amis. Outre son rôle, qui
est important, Mme Salla a eu à étudier